

crier et à gesticuler. C'était, paraît-il, le signal convenu ; le docteur avait été reconnu. A quelques pas plus loin, une bande d'hommes sortirent tout à coup d'une auberge, et criant au docteur d'arrêter se jetèrent les uns au devant du cheval pendant que les autres entouraient la voiture. Le docteur ne soupçonnant encore rien, dit à ces hommes de ne pas l'arrêter, qu'il s'en allait visiter une femme mourante et qu'il les verrait chez lui à son retour. En même temps, il leva la main ; croyant apercevoir un pistolet, ces misérables s'éparpillèrent un instant, mais bientôt ils se précipitèrent sur le docteur, l'étranglant avec une lanière de drap, le baillonnaient pour empêcher ses cris et lui comprimèrent le nez pour l'étouffer. Alors commença une lutte terrible, désespérée entre cet homme qui se battait pour sa vie et dix à douze bandits qui voulaient l'assassiner. Une montre, des cache-nez de laine, des gants, des courroies et des morceaux de laine ramassés par la police le lendemain matin témoignent de la résistance énergique du docteur. Accablé sous le nombre et frappé plusieurs fois à la tête, il perdit connaissance une seconde fois, et revint à lui on sentant à la tempe gauche une sensation froide et horrible. On allait lui faire sauter la cervelle lorsqu'un des misérables détourna ses complices, il dit qu'il valait mieux goudronner et emplumer le docteur. Au même instant, on apporta de l'auberge du goudron chaud, et l'ignoble opération commença. Le docteur perdit connaissance, et resta ainsi assez longtemps paraît-il ; lorsque le froid le rappela à lui, un de ses meurtriers était encore près de lui ; il s'éloigna aussitôt. Le docteur se leva alors et regagna son domicile tant bien que mal.

Comme l'hon. M. Bird n'a pas d'ennemis et qu'il est universellement estimé, on ne peut assigner d'autre cause à ce barbare attentat que la décision donnée la veille par lui comme orateur de la Chambre d'Assemblée au sujet du bill d'incorporation de Winnipeg.

Et pourtant dans sa décision rien que de strictement juste et constitutionnel. Recevant du Conseil Législatif un message qui soumettait à l'approbation de l'Assemblée un projet de loi dont plusieurs clauses décrétaient la levée d'impôts et l'emploi des fonds publics, l'hon. Orateur avait décidé qu'un tel bill ne pouvait prendre naissance que dans la branche élective ou populaire de la Législature, et concluait par conséquent au rejet du message. C'est cette décision si constitutionnelle qui a valu à M. Bird les outrages dont il a été la victime, et ces outrages mêmes montrent si la Législature a eu raison ou non de modifier le bill d'incorporation de Winnipeg. On voit aujourd'hui en quelles mains serait tombée la gestion municipale de cette ville si le bill tel que présenté était devenu loi.

La police va-t-elle enfin agir et prouver qu'elle existe ? Ou bien va-t-on voir se renouveler la farce du mois d'octobre.

SUICIDE.

On ne peut s'empêcher d'avoir des sympathies pour celui qui sous l'empire d'une passion violente ou d'une folle douleur, s'ôte la vie ; mais on a bien le droit de rire, lorsqu'il s'agit de suicides comme ceux qui suivent. Il faut aller aux États-Unis pour voir cela. Racontons d'abord l'histoire de John Newton qui, bien sûr, n'est pas l'un des descendants du célèbre Newton.

Ce bon Newton était follement épris d'une demoiselle qui n'était pas très-éprise de lui, puisqu'elle l'a laissé là pour marier un cocher.

En apprenant la nouvelle, Newton, poussé irrésistiblement par le désespoir, est entré délibérément au cabaret, s'est fait servir un verre de whiskey, a mêlé à ce breuvage une demi-once d'huile de Croton et a avalé le tout. Mais la sottise, à peine consommée, il s'en est repenti et a fait ses confidences aux personnes qui se trouvaient à ses côtés. Celles-ci ont couru chercher un médecin, qui a couru chercher un émétique, et il n'a fallu que quelques efforts à Newton pour réparer le mal. Son père, arrivé sur ces entrefaites, le lève à la main, a eu la satisfaction d'apprendre que son fils était hors de danger. La lettre que Newton, père, agitait avec consternation était ainsi conçue :

Elle mérite d'être lue.

« Cher père, c'est d'un cœur triste que j'écris ces lignes, car la fille que j'aime inexprimablement s'est mariée dimanche soir à un cocher de car, et je ne me soucie pas de vivre plus longtemps, et j'ai acheté une demi-once d'huile de Croton pour tuer moi-même avec, et ils me l'ont enlevée et jetée, mais cette fois ils ne pourront pas, car c'est la troisième fois et la dernière fois, parce que si je ne me tuis pas avec je me couperais le cou et j'en ai fini avec la vie, car qu'est-ce que la vie est pour moi sans la fille que j'aime mieux que la vie, et la vie est un rêve et la mort est un charme, car mon cœur peut reposer dans le ciel ou dans l'enfer jusqu'à ce que nous nous revoyons le jour du jugement et j'espère que Dieu me pardonnera de m'être tué moi-même avec, car c'est le dernier mot de votre fils désobéissant, John Newton. Je peux mourir et je vais mourir et j'écris d'une main ferme. »

Il n'a pas persisté dans sa fermeté, heureusement pour lui, et sa tentative de suicide n'aura pas été sans un bon effet, celui de produire le chef-d'œuvre épistolaire donné plus haut.

Lisons maintenant l'histoire de l'autre :

William Green s'est pendu parce que sa femme lui avait fait une scène un peu vive. Mais il a eu le bon esprit, en se pendant, de s'arranger de manière à être vu par une autre dame demeurant dans la même maison. La dame est accourue en poussant des cris de paon, et le pendu, voyant qu'elle perdait du temps et son sang-froid, lui a montré du doigt des ciseaux qu'il avait placés en évidence sur une table. La dame a compris et a coupé la corde.—Merci, a dit le pendu en retombant sur ses pieds, mais si vous aviez un peu de bon sens vous auriez coupé la corde tout de suite. Vous avez failli me laisser étrangler.

Il n'y a pas que les hommes qui se suicident aux États-Unis ; les femmes, qui ne veulent leur céder en rien, réclament le droit de suicide comme le droit de suffrage. Une institutrice de 26 ans vient de se faire sauter la cervelle, à Newyork, la vieille même où se sont passés les deux faits plus haut racontés. Inutile de dire qu'il y a un chagrin d'amour au fond de cette dernière affaire.

Quelque jour on apprendra qu'on a fondé aux États-Unis des écoles de suicide.

La gaieté, le courage, et une grande activité d'esprit sont produits par le sirop composé d'Hypophosphite de Fellows, et sa capacité de donner au cerveau et au système nerveux le pouvoir d'endurer de la fatigue est démontrée dans la manière dont il soutient les personnes souffrant d'affections mentales.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

M. l'abbé Provancher écrit, dans le dernier numéro du *Naturaliste Canadien*, un excellent article sur les moyens à prendre pour répandre parmi le peuple l'instruction et le goût de la lecture.

La livraison du mois de mars du *Naturaliste Canadien*, vient de paraître. Elle contient un excellent article intitulé "Faire Lire," dans lequel le rédacteur de cette publication démontre qu'on est plus instruit aux États-Unis, qu'en Canada, parce qu'on y lit plus qu'ici. Il en attribue la cause au manque d'écoles pour les adultes ou écoles du soir, en ce pays. Cette livraison est fort intéressante.

NOUVEAU JOURNAL.—MM. J. D. Brousseau et Cie., doivent commencer prochainement à Québec la publication d'un nouveau journal intitulé : *Le Colon*, qui aura pour mission spéciale de s'occuper de l'émigration européenne et du rapatriement de nos compatriotes émigrés.

L'éditeur du *Chronicle* dit qu'on lui a montré, samedi, un billet de dix piastres de la Banque Nationale, sur le revers duquel étaient écrites les lignes suivantes : "C'est le dernier billet des \$15,000 que j'ai laissés aller au diable. Puisse le ciel me préserver, si jamais je retrouve une autre chance, de faire de semblables folies ! Puisse le premier homme qui verra ce billet, se garder du vin, des femmes et des cartes, s'il veut échapper à mon sort, car j'arrive à la mendicité. Que Dieu me vienne en aide !"

BRIGANDAGE À HULL.—Il paraît que le règne des brigands n'est pas fini dans le pays. Un Canadien-Français du nom de Latrousse retournait, samedi dernier, d'Ottawa, vers la Gatineau où il demeure, lorsqu'il fit la rencontre d'un individu de taille énorme qui lui demanda la bourse ou la vie. Cette question posée ainsi à brûle-pourpoint n'intimida pas, dit le *Courrier d'Outaouais*, le brave Latrousse qui s'armant d'un des bâtons de son traineau se mit sur la défensive, invitant le malfaiteur à se mesurer avec lui. Cette audace sembla déconcerter le bandit qui resta cloué à sa place. Latrousse devenu impatient et irrité, attaqua l'Hercule en lui assénant un vigoureux coup de son gourdin. Le combat s'engagea alors avec acharnement : et après quelques instants d'une lutte désespérée, le colosse se voyant maltraité, fit entendre un sifflement aigu. Au même instant, Latrousse vit apparaître à quelque distance une douzaine de brigands, venant à la rescousse de leur ami. Latrousse voyant qu'il était impossible de s'éloigner, porta un coup terrible sur la tête de son adversaire qui alla rouler tout couvert de sang entre les pattes des chevaux épouvantés. Ce fut la vengeance de Latrousse qui fut saisi par ces lâches vauriens et blessé assez gravement. On lui enleva aussi la somme de \$25 qu'il avait dans une poche de son vêtement. Le malheureux fut recueilli sur le sol par Edouard Savourney et transporté à une maison voisine où l'on pensa ses blessures.

Les auteurs de cet attentat ne sont pas connus au moment où nous mettons sous presse.

ADMISSION.—La profession médicale vient d'ajouter à la liste de ses membres un jeune confrère qui ne manquera pas de lui faire honneur.

Monsieur George Olivier Beaudry, dont les talents distingués tant pour la médecine que pour la littérature sont bien connus du public de Montréal, vient de couronner ses quatre années d'une clientèle exemplaire sous tous rapports par un examen des plus brillants. Ce succès, digne compensation de ses rudes labeurs, ne surprendra aucun de ceux qui ont eu occasion de l'apprécier plus d'une fois dans ses écrits comme dans ses études médicales. Ses lectures savamment élaborées sur "Les Passions" qui ont eu le privilège d'être reproduites dans "La Revue Canadienne," lui ont valu des témoignages flatteurs justement mérités.

Nous avons appris avec beaucoup de plaisir que ce Monsieur livrera sous peu à la publicité un travail dont la supériorité le cède nullement à ses compositions antérieures.

Nous applaudissons de tout cœur à la décision qu'a prise Monsieur le Docteur Beaudry, à la sollicitation réitérée de ses nombreux amis, de se fixer en notre ville, tout en lui souhaitant une clientèle qui dépasse ses espérances.

L'*Echo de Lévis* dit que M. Oscar Dunn remplacera probablement M. Lucien Turcotte comme rédacteur en chef du *Canadien*.

M. Garneau a été élu par acclamation, à Charlesbourg, pour représenter le comté de Québec, dans la chambre locale.

Reste l'élection pour la chambre fédérale. La votation a lieu aujourd'hui même, jeudi. Les deux partis réclament la victoire et ne négligent rien pour triompher.

Les prêtres du comté ont publié une autre lettre dans laquelle ils accusent M. Fabre et ses amis de répandre de l'argent et du whiskey parmi les électeurs.

Le même jour *L'Événement* disait que c'étaient les amis de M. Caron qui faisaient de la corruption.

SINGULARITÉS DE QUELQUES HOMMES DE LETTRES.

Les charmantes *Promenades* que mon ami Dick publiait l'autre jour dans *L'Opinion Publique*, m'ont remis en mémoire certaines particularités que j'ai recueillies sur quelques grands écrivains.

Ces notes ont été prises un peu partout, je ne sais trop quand. Ne soyez donc nullement surpris, amis lecteurs, si je vous les présente sans recherche, sans ordre, telles qu'elles arrivent à mon esprit. Vous intéresserai-je un peu en vous faisant pénétrer ainsi dans la vie privée d'auteurs que vous aimez peut-être ?

J'ose le présumer, car toute personne qui lit a parmi ses livres, des favoris qu'elle aime plus que d'autres. Elle se fait, en quelque sorte, un bon ami de l'auteur ; elle cherche à connaître sa vie ; ses traits ne lui sont pas inconnus ; la moindre anecdote qui le concerne lui fait plaisir à savoir.

Et de fait, comme le disait quelqu'un, quels meilleurs amis avons-nous dans ce triste monde que ceux qui nous consolent, nous récréent, nous fortifient ou nous émeuvent par leurs œuvres littéraires ? qui nous donnent ainsi le plus pur de leur intelligence, la plus noble et la plus divine partie de leur être, veillent pour nous tandis que nous dormons, pen-

sent et écrivent laborieusement les quelques pages ou les quelques volumes que nous dévorons en si peu de temps ?

Presque tous les grands écrivains ont été attaqués de certaines manies. Curieuses et amusantes chez les uns, elles dégénèrent chez les autres en défauts, en véritables infirmités. On en trouvera, par exemple, qui, pour travailler aiment le monde et le bruit, d'autres ne pourront rien faire, s'ils n'écrivent dans la solitude la plus profonde. Il en est pour qui l'obscurité est nécessaire ; il en est pour qui la grande lumière est indispensable.

On assure que Victor Hugo a fait ses plus beaux vers dans les ténèbres. Il s'était fait préparer à cet effet une planchette, avec règle à coulisse, qui lui servait d'écrivain.

Alexandre Dumas, au début d'un de ses ouvrages—Gabriel Lambert, si je ne me trompe point—avoue lui-même que pour travailler avec fruit, deux cabinets de travail lui étaient nécessaires. L'un vaste, parfaitement éclairé, aux élégantes et fraîches tentures : c'était le cabinet aux pages gaies. L'autre, étroit, écrasé, ne recevant que peu de lumière, peu meublé, aux sombres draperies : ce deuxième cabinet était destiné aux drames à sensation, aux pages les plus funèbres.

Quelques hommes de lettres se trouvent paralysés à la vue d'une plume, d'un bureau ; d'autres ne puisent l'inspiration qu'au fond de leur encrier. Il y en a pour qui l'absence de tout bruit est d'absolue nécessité ; on en a vu ne trouver le feu divin que par un temps de grêle et de pluie, de vent et de tonnerre.

Voltaire travaillait alors à *Catiline*, dans son château de Ferney. Pour s'exciter à la composition, le poète mettait toque et large manteau, et ainsi affublé déclamaient ses vers avec de grands gestes au milieu de ses allées. Or, il arriva un jour que son jardinier l'ayant surpris dans cet étrange costume, le malheureux, voyant la triste figure de son maître, ne put s'empêcher d'en rire. Malgré les sollicitations de Mme. Denis et de tous ses commensaux, Voltaire le chassa, et ne voulut jamais reprendre à son service un homme qui, disait-il, avait ri au nez de Cicéron....

En considération de sa pauvreté et de ses bons services, on dit qu'il accorda au pauvre jardinier et à sa famille, une pension suffisante pour les mettre à l'abri de la misère.

L'auteur de "Corinne," Mme de Staël, ne pouvait trouver une idée, ni son premier mot—premier mot qui, de son propre aveu, lui coûtait tant de travail—si elle ne roulait entre ses doigts une petite branche d'arbre ou une boulette de mie de pain.

Le géomètre Laplace, l'illustre auteur de la "Mécanique Céleste," écrivain distingué, jouait perpétuellement avec un écheveau de fil. Le travail de sa puissante intelligence se serait arrêté faute de ce simple aliment. Aussi, tous les matins, son valet de chambre avait-il ordre de le lui glisser entre les doigts.

Le vicomte Ponson du Terrail ne pouvait écrire un roman, sans avoir rangées devant lui, sur son bureau, une foule de petits bonshommes, représentant les divers personnages de son livre. Chacun d'eux avait un nom étiqueté sur la poitrine.

Pendant tout le temps que le personnage devait être en scène, le romancier le faisait agir suivant son rôle, pour le faire disparaître ensuite sous son bureau aussitôt qu'il n'en avait plus besoin.

On raconte qu'un jour ayant oublié d'enlever le sujet inutile, Ponson du Terrail fit battre en duel dans la troisième partie d'un roman, un personnage mort à la seconde!.....

(A continuer.)

CHARADES PROPOSÉES.

CHARADE, No. 81.

Un avocat dans mon entier
Fait souvent mon premier et mon dernier.

HERMINIE R....

CHARADE, No. 82.

Les noces de mon premier
L'ont fait connaître au monde entier.
Mon dernier, répété, est un jouteur d'enfant,
Une idée à laquelle on revient souvent.
Mon tout, conquis, est resté
Sous le joug de l'étranger,
Et n'a pas l'air de songer
À demander sa liberté.

J. D., New-York.

CHARADE, No. 83.

Mon premier, répété par un petit enfant,
Frappe agréablement
L'oreille d'un parent.
Mon second est, dans la forêt,
Un objet digne d'intérêt.
Mon dernier est si nécessaire,
Que sans lui on ne peut rien faire.
Mon tout n'est plus, mais sa mémoire
A jamais vivra dans l'histoire.

J. D., New York.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

En cette ville, le 19 courant, des fièvres scarlatines, Florence-Joséphine-Antoinette, âgée de 11 ans, unique enfant de M. Louis-Joseph Prégen.

A la Rivière-du-Loup (en bas), le 13 courant, après une maladie soufferte avec une parfaite résignation, Mlle. Marie-Luce-Claudia Dugal, âgée de 24 ans et 2 mois.

A Blackstone, Mass, le 10 courant, à l'âge de 34 ans, Joseph-Cléophas Thibodeau, après deux mois et demi de souffrance. Il a quitté ce séjour de misère pour aller se réjouir avec ceux qui ont part au royaume des cieux.

Ses funérailles ont eu lieu le 12 courant, un grand nombre d'amis, une compagnie militaire, ses parents en pleurs, accompagnèrent ses restes mortels au lieu de leur repos.—*Communiqué.*

A St. Jean, Ile d'Orléans, le 14 courant, à l'âge de 22 ans 2 mois et 20 jours, Mlle Marie-Lumera Langlois, 3ème fille de M. Cyprien Langlois, pilote.

A St. Paul, Minnesota, le 9 courant, à l'âge de 29 ans, Messire George-Adolphe Schneider, pasteur de la congrégation canadienne de St. Paul.